

35

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REFOLIOLAZZARE

LIBRERIA REGALITÀ
Fratelli

F O N D A T I O N
D E L A L I B E R T É;
A M U S E M E N T D R A M A T I Q U E
E T L Y R I Q U E,

E N V E R S , E N D E U X A C T E S ;

*D O N N É aux Soldats de la République une
& indivisible , au Camp de la Madelaine ,
sous Lille ;*

*Où on voit à la fin la trahison du scélérat
Dumouriez , reconnue par l'Armée Répu-
blicaine , après la retraite de la Belgique.*



A P A R I S ,

Chez M I L L E T , Imprimeur , Rue de la
Tixeranderie , n°. 17.

PERSONNAGES.

AJAX, Citoyen.

COURAGEUX, idem.

VAILLANT, idem.

LOUBLIÉ, prisonnier d'état depuis 30 ans.

NÉRON, gouverneur de la prison d'état.

LARAMÉE, invalide dans la prison d'état.

MARTIR, idem.

LUTILE, homme de confiance d'Ajax.

CERBER, geolier de la prison d'état.

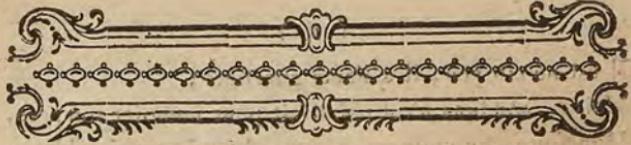
LOURS, idem.

LECOHQ, confident de Néron.

Troupe de Citoyens.

Suite de Néron.

*Les premières scènes se passent vis-à-vis
la prison d'état, & les autres dans la prison,
où il doit y avoir une table, un banc & une
fontaine.*



FONDATION DE LA LIBERTÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AJAX, COURAGEUX, VAILLANT; 

Troupe de Citoyens.

VAILLANT.

Si nous voulons changer notre loi, trop antique,
Songeons à nous armer pour la chose publique.

A J A X.

Si ces cruels tyrans s'irritent contre nous,
C'est sur eux qu'il nous faut porter les premiers coups.
Si nous ne pouvons pas vaincre tous ces despotes,
Amis, ayons recours aux braves sans-culotes.

COURAGEUX.

Qui contre son pays cherche à faire du mal,
Doit s'attendre à périr par un revers fatal.

VAILLANT.

Déjà, près de la ville, un corps d'infanterie
Semble nous menacer de son artillerie.

A J A X, *avec un peu d'humeur.*

De la patrie enfin, es-tu le défenseur ?
Le soldat, comme nous, voit naître son bonheur;

Il est né citoyen , il a l'ame guerriere ;
 Mais ... son bras n'est point fait pour immoler son pere.
 Mon frere , ne crains rien , sois sûr qu'un vrai soldat
 Servira son pays aussi bien que l'état ,
 Et le plus turbulent , à qui le bien commande ,
 A toujours évité la moindre réprimande .
 Les soldats sont humains , les soldats sont soumis ,
 Ne les soupçonnons pas d'être nos ennemis ;
 Tendons-leur tous les bras ; ... car le plus intrépide ,
 Autant qu'intelligent , leur sert à tous de guide .

V A I L L A N T .

C'est juste . Et si la paix regne bien entre nous ,
 Nous serons les vainqueurs en dépit des jaloux .

C O U R A G E U X .

Souvent la trahison sait marcher en silence .

A J A X .

Nous pouvons tout prévoir pour le bien de la France .

C O U R A G E U X .

Si le peuple aujourd'hui veut être souverain ,
 Tôt ou tard un tyran compte sur son dessein ;
 Il croit de triompher , & sa moitié farouche ,
 Sachant que ses sermens ne passent point sa bouche ,
 En comptant sur l'intrigue , et son pouvoir sur lui ,
 Elle cause les maux de la France aujourd'hui .

V A I L L A N T .

Leur sang sera pour nous la plus juste vengeance .

A J A X .

Oui , Vaillant , mais il faut agir avec prudence ;
 Car il faut à présent convenir entre nous
 D'une heure pour nous voir & de deux rendez-vous ;
 Le premier en ce lieu . Si vous voulez me croire ,
 Le deuxième sera tout près de l'oratoire .

A midi moins un quart nous nous y rendrons tous.

C O U R A G E U X.

Nous n'y manquerons pas.

A J A X.

Je compte en tout sur vous.

Il s'agit de nous trouver promptement des armes.

Si notre liberté nous cause des alarmes,

Nous formerons demain soixante bataillons.

V A I L L A N T.

Je vais, pour commencer, trouver douze canons.

(*Ils sortent.*)

S C E N E I I.

A J A X, *seul.*

Qu'ils sont intéressans !

S C E N E I I I.

A J A X, L U T I L E.

L U T I L E.

J E vous annonce un traître.

A J A X.

Je vais, pour notre bien, apprendre à le connoître.

Tu peux le faire entrer.

L U T I L E.

Mais... ne craignez-vous pas ?

A J A X.

Je n'ai jamais eu peur.

(*Luttle sort.*)

(6)

SCENE IV.

A J A X , N É R O N & sa Suite.

N É R O N , *à part.*

Haut.

Je viens , mon cher Ajax , dans un moment propice ,
Réclamer en ces lieux toute votre justice .
Déjà par vos talens vous êtes respecté .

A J A X .

Que dites-vous ?

N É R O N .

J'ai dit la pure vérité .

A J A X , *à part.*

Réclamer ma justice ! Ah ! quel ton d'ironie !

N É R O N .

Je suis , tout comme vous , utile à la patrie .
Le peuple vous estime , & tous vos droits sur lui
Adouciront ses maux , devenant notre appui .

A J A X .

En me parlant ainsi , que voulez-vous prétendre ?

N É R O N .

Un signal , entre nous , doit suffire & s'entendre .

A J A X , *avec humeur.*

Êtes-vous du complot de ces certains prélats ,
Que l'on peut comparer aux plus grands scélérats ?
Ces êtres qu'en tous lieux aimant le fanatisme ,
Afin de soutenir les droits du despotisme ?
Ces êtres si pieux , en cachant leur courroux ,
Qu'on ne pouvoit parler autrefois qu'à genoux ?
Bénissant par coutume un peuple respectable ,
Qui leur sert de risée étant ensemble à table .
Qu'avez-vous à répondre ?

(7)

NÉRON, à part.

Est-ce assez de moutrager ?

Il ne faut pas encor chercher à me venger :

Haut.

Si mon silence, Ajax, en ces lieux vous étonné,
C'est que j'ai respecté votre juste personne ;
Quand on a la candeur égale à la vertu
On peut mettre en usage un pouvoir absolu...
Si je prends avec vous une telle licence,
Ne me regardez pas d'un air d'indifférence :
Ces momens avec vous me sont si précieux.

A part.

Mais ne pourroit-on pas m'observer en ces lieux ?

A J A X, *d'un ton plus doux.*

Puis-je savoir en quoi je puis vous être utile ?

NÉRON, *avec confiance.*

Ajax, vous pouvez tout, & rien n'est plus facile ;
Votre extrême franchise est un mal que je crains ;
Nous savons que nos droits sont bien entre vos mains ;
On ne se connaît plus, la France est en désordre.

A J A X.

Nous espérons bientôt la remettre en bon ordre.

NÉRON.

Chacun veut commander ; l'homme le plus soumis,
Devient, sans le savoir, un de nos ennemis.
Je sais que, pour le bien, chacun vous environne,
Connoissant en tout point le détail qu'on vous donne :
Bref... vous pouvez jouir de tout votre pouvoir,
Faisant notre bonheur, qui peut vous décevoir ?

A J A X.

Mon bonheur est de voir le peuple heureux & libre.

(8)

N é r o n.

Votre désir, Ajax, tient bien peu l'équilibre ;
Mais si le contre-poids tombe du bon côté,
Nous jouirons un jour de notre liberté.
L'intrigue est un fléau !

A j a x.

C'est la source du vice,
Qui trop souvent, hélas ! ne sert qu'à l'injustice.

N é r o n.

Nous en viendrons à bout. Tôt ou tard l'intrigant
Se trouve humilié ; d'abord, voici comment.
En méprisant quelqu'un, il se fait un passage,
Sans avoir calculé la longueur du voyage.
En marchant, sous l'espoir d'accomplir son dessin,
Il se casse le nez au milieu du chemin.
Des hommes sans raison, sortant de l'indigence,
Profanent le serment & la reconnaissance ;
Et sous l'espoir de voir la constitution,
On n'entend que chanter, VIVE LA NATION !

A j a x, avec beaucoup d'humeur.

Comment ! vous n'aimez pas la gaité citoyenne ?

N é r o n, d'un ton d'ironie.

La gaité qui vous flatte est égale à la mienne.

A j a x.

Tu croyois me gagner, maudit conspirateur !

Je viens de dévoiler la haine de ton cœur.

N é r o n, à part.

Mon esprit est troublé....

A j a x.

Va, toute ta finesse

Ne me fera jamais manqué à ma promesse ;

Détestable Néron ! être dénaturé !

Apprends que ton supplice est déjà préparé ;
 Crois-moi, n'ignore plus que la France est armée,
 Et déjà contre vous la mèche est allumée :
 Si tu vois en ces lieux le jour sur son déclin,
 Tu verras les Français les armes à la main.
 Je veux t'apprendre encor que nos troupes bourgeoises,
 Vont avoir pour appui tous nos gardes-françaises ;
 Ils se signaleront pour le bien des Français ;
 Et toi, tu périras par tes cruels projets.
 Mais as-tu plus de droit qu'un autre sur la terre ?
 Si tu t'es signalé dans la dernière guerre,
 Tout homme en pareil cas ne fait que son devoir.
 Puisque je ne peux pas m'éviter de te voir,
 Attends ton jugement, attends ta dernière heure,
 Après tu resteras dans ta sombre demeure.
 Cependant, si tu veux suivre encore mon avis,
 Crois-moi, ne reste pas dans ce charmant pays ;
 Va te mettre en chemin, va dire à ta patrie
 Qu'elle te donne un cœur & une ame attendrie.
 Si quelqu'un te connoît du nombre des humains,
 C'est qu'il est ignorant de tes lâches desseins.

NÉRON.

Quoi ! vous me regardez ?

A J A X.

Pour un lâche & un traître.

NÉRON.

Vous pourriez-bien, Ajax, apprendre à me connoître.

A J A X.

Sois né Turc ou Géonis, ou même Phrygien,

Tu ne seras jamais qu'un mauvais citoyen.

NÉRON.

Savéz-vous à quel point peut s'étendre ma haine ?

(10)

A J A X.

La mienne , à ton égard , va plus loin que la tienne.

N É R O N.

C'est ce qu'il faut savoir.

A J A X.

Et toi de le prouver.

S C E N E . V.

A J A X , N É R O N , L E C O C Q .

L E C O C Q , *à part , à Néron.*

I L vous faut au plutôt chercher à vous sauver.

N É R O N , *avec inquiétude.*

Que dis-tu ? parle-donc ?

L E C O C Q .

Toute la bourgeoisie

Pourroit bien cette nuit tenter à votre vie.

N É R O N .

Tais-toi , j'en sais assez : ma vie est en danger.

Lecocq , j'ai des moyens pour me dédommager ;

Je leur ferai connoître à quel point ma vengeance

Fera couler le sang du mortel qui m'offense ;

Haut.

Je vous conseille , Ajax , d'abandonner ces lieux.

A J A X .

J'en devine la cause en lisant dans tes yeux.

N É R O N .

Je vais me renfermer , le tems fera le reste.

(Il rentre avec Lecocq dans le fort.)

(11)

SCENE VI.

A J A X , *seul.*

LE voilà donc rentré dans ce séjour funeste !
Si jamais leurs canons sont braqués sur Paris,
Cela va , pour un bien , émouvoir les esprits ;
Faut-il que cette ville , où règne l'abondance ,
Se trouve sur le point d'être dans l'indigence !
J'entends quelqu'un.

SCENE VII.

A J A X , COURAGEUX , VAILLANT ,

Troupe de Citoyens.

A J A X .

A M I S , quel ordre apportez-vous ?

V A I L L A N T .

Nous allons tous partir pour notre rendez-vous ;
Comme on ignore encore la fin de la journée ,
Nous aurons pour ce soir la ville illuminée .
Le peuple est en courroux ; on voit de toutes parts ,
Regarder en horreur ce fort & ses remparts .

C O U R A G E U X , *d'un ton de fermeté.*

Il faudra aujourd'hui , par force ou par adresse ,
Nous rendre les vainqueurs de cette forteresse .

V A I L L A N T .

Ne nous flattions de rien , ce fort est important .

A J A X .

Nous nous y rendrons tous , ce soir , tambour battant .

U N V I E U X C I T O Y E N .

Après avoir servi vingt ans dans la marine ,
Sachez que je connois l'emploi d'une fascine

A J A X.

Il faut en faire usage avant de le savoir ;
 En tout, un vrai soldat sait remplir son devoir.
 Si nous voulons un jour rendre la France heureuse ,
 Tâchons de conserver l'union belliqueuse :
 Car le bruit infernal de ces canons d'airain ,
 A souvent fait trembler le plus vieux fantassin.
 UN JEUNE CITOYEN , (étant son chapeau , ayant
 lui seul une cocarde .)

Quant à moi , j'ai monté pendant huit ans la garde :
 Mais , comment trouvez-vous ma nouvelle cocarde ?

A J A X.

Très-belle ; adoptons-là ?

C O U R A G E U X .

Pour moi je le veux bien.

A J A X.

Qu'elle soit le signal de chaque citoyen .

(Ici on voit un drapeau au-dessus du fort .)
 En voulant m'acquitter du soin qui nous regarde ,
 Il faut de ce local en faire un corps-de-garde .

V A I L L A N T .

Rien n'est plus juste .

A J A X .

Amis ! cette rare union

Doit nous faire chanter : VIVE LA NATION !

(On crie : VIVE LA NATION !)

Que je suis satisfait ! ô peuple respectable !
 Prêtons en ce moment ce serment mémorable :
 VIVRE LIBRE OU MOURIR ; c'est notre volonté .
 L'accord secondera notre intrépidité .

(Ensuite , Allons enfans de la patrie)

Les citoyens sortent . Il reste sur la scène une senti-

nelle ; un instant après il vient une patrouille de cinq hommes avec un tambour. La sentinelle crie : Qui vive ? Le citoyen qui commande la patrouille répond : La patrouille. La sentinelle dit : Il faut le mot de rallement. Le commandant de la patrouille répond : Saint Pataléon & Saragosse. La sentinelle : Passez. Le commandant de la patrouille : Rien de nouveau ? La sentinelle répond : Non ; mais on en attend. La patrouille sort tambour battant. Un instant après une autre patrouille revient sans tambour, la sentinelle crie : Qui vive ? Le commandant de la patrouille, qui doit avoir l'accent allemand, répond : Letre patrouille. La sentinelle répond : Il faut le mot de rallement ? Cent bataillonne dans une carrosse. La sentinelle répond, en armant son arme : Vous ne passerez pas, le carrosse est trop grand. La patrouille retourne.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L A R A M É E , M A R T I R .

L A R A M É E , *un peu ivre.*

Sous le harnois de Mars depuis quarante-quatre,
 On veut, contre mon sang, me forcer à me battre.
 Sur le point d'arriver aux portes du trépas,
 Faut-il toujours nous voir avec notre arme au bras ?
 Devroit-il m'en coûter dans une heure la vie ,
 Je désobéirai pour servir ma patrie !

M A R T I R .

Laramée , ose-tu ?

L A R A M É E .

Tel est mon sentiment !

Je te dis que je veux manquer à mon serment.
 Voici, mon cher ami , ce que tu dois connoître:
 Le Bien , l'Ètre - Suprême , & la Loi pour ton maître.

M A R T I R .

Je connois mon devoir.

L A R A M É E .

Le tems passé n'est plus.

Tu sais qu'on va bientôt supprimer les abus.
 De plus tu dois savoir que le patriotisme
 Peut lutter à présent contre le despotisme.

M A R T I R .

Qui compte sans son hôte aime à compter deux fois.

L A R A M É E .

Si tu pouvois prévoir tout ce que je prévois.

Comment ! tu souffriras qu'on canonne une ville

(*A part.*)

Où nous vivons heureux ? Cet homme est imbécille.

M A R T I R.

Mon ami, si je viens d'interroger ton cœur,
Excuse un vieux soldat qui connoît ta valeur.

L A R A M É E.

Martir, qu'ose-tu dire ! Apprends donc qu'une excuse
Se fait, par un flatteur, pour lui servir de ruse.

M A R T I R.

C'est vrai.

L A R A M É E.

Voilà trente ans que nous nous connoissons,
Nous étions, à Strasbourg, au rang des bons lurona.
Tu dois avoir connu ce grenadier sévere
Qui perdit son bras droit dans la dernière affaire ?

M A R T I R.

Il étoit amusant.

L A R A M É E, *un peu ivre.*

Un jour, dans un festin,
Il nous a bien fait rire, avec un muscadin.
Ce muscadin lui dit, d'un ton fait pour déplaire,
Vous vous êtes battu, la campagne dernière ?
Ce grenadier répond : c'est le sort des guerriers,
Et voilà comme on fait la moisson des lauriers :
Dire la vérité fut toujours mon langage ;
On voit un ouvrier quand il est à l'ouvrage.
Celui qui hait le mal est un bon citoyen,
Et doit chérir celui qui n'a fait que du bien.
L'intrigue encor souvent détruit le caractère.
Si du moins nous avions chacun un corps de verre,
On verroit en écrit tout autour de mon cœur :

Oui, j'aime ma patrie & suis son défenseur !
 On forme un plan d'attaque, on marche avec silence,
 Et voici le moment où l'on entre en cadence.
 Un changement de front fait bien adroitement,
 Déroute l'ennemi par un beau feu roulant.
 L'ennemi croit toujours que sa bonne tactique
 Pourroit tenir long-tems contre la république.
 Le premier feu nous forme. Il s'agit maintenant
 De vous parler sans fard, pour vous rendre savant.
 Souvent un feu directe, oblique & en arrière,
 Les a fait plusieurs fois rouler sur la poussiere.
 La balle, sans égards, sortant d'un mousqueton,
 Leur caresse la tête ainsi que le menton;
 Un autre c'est le bras, la cuisse ou bien l'oreille.
 L'un voudroit du combat être encore à la veille.
 Nos braves canonniers, avec un seul canon,
 Iroient pour notre bien interrompre Pluton.
 Mais ce corps intrépide, utile à la patrie,
 Aime mieux la défendre au péril de sa vie.
 Le feu de nos canons, & la charge à grands pas,
 Font toujours le succès de nos sanglans combats.
 Le général disant: ... Sapeurs, prenez vos haches,
 Et vous, nos grenadiers, soutenez vos moustaches.
 Et vous, chers fantassins, que la gloire conduit,
 Battez-vous bien le jour & gardez-vous la nuit.
 Pour bien se garantir des éclats d'une bombe,
 On a le ventre à terre au moment qu'elle tombe;
 Elle éclate, on se lève, on rentre dans son rang.
 Tout d'un coup, un boulet vous chatouille le flanc.
 Un officier me dit: pour moi, mon camarade,
 J'escamotte un boulet, tout comme une muscade.
 Après m'avoir tenu ce risible discours,

La muscade aussi-tôt nous tua trois tambours ;
 La muscade en fureur traverse la prairie,
 Pour emporter le nez d'un marchand d'eau-de-vie.
 Nos braves cavaliers, nos dragons & chasseurs,
 Se signalent pour être au rang des défenseurs.
 Nos hussards animés, l'un tire & l'autre taille ;
 Et un instant après nous gagnons la bataille.
 C'est bien-là qu'on connaît la valeur des soldats.
 Le héros d'un coup-d'œil remarque un faible pas.
 Un soldat est beaucoup, quand il sait se connaître ;
 Le nom ne suffit pas, c'est le tout que de l'être.
 Le Français est content, sa gloire & sa fierté
 Font briller sur son front son intrépidité ;
 On entend les tambours, ainsi que la trompette,
 Pour célébrer le jour d'une heureuse conquête.
 L'un parle du combat, un autre d'un côté,
 Trinque avec son voisin & boit à sa santé.
 On respire un moment ; sans aimer le pillage,
 On visite les morts & même un équipage.
 Et moi, pour profiter d'un si joli butin,
 Un boulet m'emporta mon bras dans un rayin :
 L'hôpital aussi-tôt me fût si nécessaire,
 Que l'on m'y transporta dessus une civière.

M A R T I R.

C'est un coup malheureux.

L A R A M É E.

Laisse-moi du combat

T'en exprimer encore un autre résultat :
 Un hussard lestement s'éloigne de la foule,
 Dans le premier village, il vous sabre une poule,
 Dans une cheminée il décroche un jambon ;
 Et sans perdre de tems il attrape un mouton.

Un autre dans la cave instruit de sa besogne,
Vous boit sans se gêner du bon vin de Bourgogne,
Il vous casse trois pots, pour un seul cornichon,
Il en goûte en disant : nix, nix, nix, nix, pas bon.

M A R T I R.

Cependant un hussard n'est pas bien difficile.

S C E N E I I.

L E S P R É C É D E N S, L O U R S.

L O U R S.

J e ne pourrai jamais être un moment tranquile;
J'ai toujours dans mes mains des clefs ou des verroux:
Martir, le gouverneur murmure contre vous.

M A R T I R, avec humeur.

Murmurer contre moi, mille nom d'une bombe!
Faut-il me voir esclave aussi près de ma tombe ?

L O U R S.

Mes amis, avec vous je parle sans détour;
Nous aurons du fracas avant la fin du jour.

M A R T I R.

Je ne le sais que trop.

L A R A M É E.

Nous n'y pouvons rien faire.

Si Néron n'avoit pas le cœur si téméraire.
Ce fort seroit rendu.

L O U R S.

J'entends le gouverneur.

L A R A M É E.

Martir, délivrons-nous de sa mauvaise humeur.

(*Ils rentrent.*)

(19)

S C E N E I I I .

L O U R S , L O U B L I É , *dans sa prison.*

L O U R S .

O n va donc de ce fort faire bientôt le siège ?

Le français ne voit pas qu'on veut lui tendre un piège.

(*Il sort une bouteille de vin de sa poche , avec un verre , & il boit un coup.*)

Encore un petit coup. (*Il verse.*) Voyez comme il pétille.

Il se trouve meilleur que le sang d'une anguille.

Pour ce remplacement la coutume est de l'eau ;

Ce breuvage est exquis pour un foible cerveau.

(*Il remplit la bouteille avec de l'eau.*)

Chacun dans son état jouit d'un avantage ,

Cerber de son côté n'en fait qu'un badinage.

D'abord cherchons la clef.

(*Il ouvre la porte de la prison & entre.*)

Vous le trouyerez bon ;

Car je puis vous prouver que c'est du maçon.

L O U B L I É , *d'une voix plaintive.*

Lours, je vous remercie.

L O U R S .

Une certaine affaire

M'oblige à vous ouvrir plutôt que d'ordinaire.

(*Il sort de la prison & ferme la porte avec bruit.*)

S C E N E I V .

C E R B E R , L O U R S .

L O U R S ?

L O U R S .

Eh bien ! que veux-tu ?

C E R B E R .

Ton profit de tantôt ,

L O U R S.

Quel caprice as-tu donc ?

C E R B E R .

Rends-moi compte au plus tôt,

Où bien je te... (*Il lui montre le poingt.*)

Tout doux ! Que veux-tu donc prétendre ?

C E R B E R , *lui montrant le poingt.*

Tu veux faire le sourd ; je vais te faire entendre.

(*Ils se montrent le poingt tous d'eux & les font tomber ensemble.*)

L O U R S.

Sur-tout ne touche pas , parle-moi poliment ;

Je veux bien partager le tout également.

C E R B E R .

Lours , tu feras fort bien ; je sais que ta caboche

Ne se trompe jamais pour bien remplir ta poche.

L O U R S.

Cerber , tu deviens fou ; si tu veux m'écouter ,

Il nous faut tous les deux savoir nous respecter.

(*Il tire son mémoire de sa poche.*)

Je vais , pour commencer , te lire mon mémoire .

Trois livres , tu le sais , pour ce dernier pour boire ;

Six sols & six deniers pour ce petit jambon .

Idem , du même jour , d'un gigot de mouton ,

Trois livres treize sols , voilà notre partage ,

Tu n'y trouveras pas un denier d'avantage .

A présent , à ton tour .

C E R B E R , *étant son mémoire de sa poche.*

C'est vrai , tu vas le voir .

Trente sols d'un souper que j'ai d'hier au soir .

De plus , trente-six sols & autant en promesse .

Idem , ce que tu sais , le tout pour mon adresse .

Dix-huit sols bien marqués sur deux flacons de vin,
Et plus bas douze sols sur huit livres de pain ;
Seize sols par hazard, soit sur l'un ou sur l'autre.

L O U R S.

Il faut, avec bon droit, avoir chacun le nôtre.

C E R B E R.

Sept livres douze sols, voilà l'addition,
Sans compter quinze sols d'une commission.

L O U R S.

Sur-tout ne triche pas.

C E R B E R, avec colere, montrant les deux poingts,
ainsi que Lours.

Tu ne veux pas me croire,
Avare, impertinent, prends garde à ta mâchoire.

L O U R S.

Prends-y garde toi-même, évite mon courroux.

C E R B E R.

A te le dire vrai, je te croyois plus doux.

(Ils font tomber leurs poingts au mot de doux.)
Allons, faisons la paix.

L O U R S.

Vas, vas, je te pardonne ;
Et tu n'es pas le seul qui vit de cette aumône.

(Ici on entend deux coups de canon sur le fort
& le tocsin.)

C E R B E R.

On entend le canon.

L O U R S.

Cela ne sera rien ;
C'est qu'on veut nous changer le mal contre le bien.

C E R B E R.

Si l'on veut m'exempter de faire la grimace,
Je cede à qui voudra tous les droits de ma place.

Enfin, que prétend-on ? Le peuple & ses drapeaux
 Feroit bien mieux d'user son plomb sur les moineaux.
 Lours, regarde-moi ; diroit-on à ma mine
 Que j'ai sous les guidons porté la carabine ?

L O U R S.

Tu n'as jamais servi.

G E R B E R.

Le nom de la Prudence
 Etoit mon nom de guerre au service de France.

L O U R S, *d part.*

Je vais l'interroger. (*Haut.*) N'as-tu jamais eu peur ?
 A parler franchement, je te crois déserteur.

G E R B E R, *d part.*

Je crois qu'il est sorcier. (*Haut.*) Je sais ce qu'il en coûte
 Quand on s'écarte trop de sa plus belle route.
 Ayant eu le malheur de déserter trois fois,
 Je ne suis pas un jour sans m'en mordre les doigts.
 Je m'en souviens si bien, que le bruit d'un feuillage
 M'a fait trembler de peur la nuit près d'un village.
 Toujours l'esprit troublé, le plus souvent sans pain,
 Voilà d'un déserteur le plus cruel destin ;
 On marche à l'aventure, on traverse une plaine,
 On cherche à s'arrêter au bord d'une fontaine ;
 Un cavalier s'avance en disant : halte là !
 A force de chercher à la fin vous voilà.
 On prouve un repentir, lestement on s'échappe,
 Un autre au grand galop aussi-tôt vous rattrappe ;
 Alors il faut se rendre : on arrive en prison,
 Où l'on est aussi bien que derrière un buisson.
 Prévoyant que la loi ne m'auroit pas fait grâce,
 J'ai reçu mon pardon en acceptant ma place.

L O U B R S.

C'est réussir au mieux : tu vois que ton malheur
Ta donné le moyen de faire ton bonheur.

(*On entend deux coups de canon.*)

Ma foi rentrons, un boulet en colère
Frappe aussi vite ici que dessus la frontière.

(*Ils rentrent.*)

S C E N E V.

L O U B L I É, *dans la prison.*

A PRÈS avoir joui sous le plus beau rayon,
Je me vois sous les clefs d'une horrible prison.
A chaque pas, grand Dieu ! je vois ma sépulture.
Français, êtes vous sourds aux cris de la nature ?
Despote rigoureux, crois-tu que tes amours
Ont le droit d'enfermer des époux pour toujours ?
Dois-je encore y penser ? Femme dénaturée,
Si tu vis, vois l'effet de ton ame égarée !

S C E N E V I.

L O U B L I É, L A R A M É E.

L O U B L I É.

E ST-CE toi Laramée ? Est-tu seul dans la cour ?

L A R A M É E.

Je ne vois que nous deux & la charte du jour.

Heureux qui la verra peut-être dans une heure ?

(*A part.*)

Pour un si bon humain quelle triste demeure !

L O U B L I É.

Mon ami, je te cause ici bien du chagrin.

L A R A M É E.

Ce siège va bientôt changer notre destin.

Si la mort m'eut ôté ma trop longue existence,
Je ne connoîtrois pas un traître & sa vengeance.

L O U B L I É.

Tu redoubles ma peine; & moi, voilà trente ans
Que l'on me prive, hélas! de voir mon fils & mes parens.

L A R A M É E.

J'ai bien plaint votre sort.

L O U B L I É.

Malheureuse journée

Où mon sort m'a conduit dans ma plus belle année!
Le monstre qui me tient est altéré de sang.

L A R A M É E.

Il s'en repentira le poignard dans le flanc.

Voici le gouverneur.

L O U B L I É.

Evitons sa présence.

L A R A M É E, *rentrant.*

Ne vous ennuyez pas.

L O U B L I É, *rentrant en prison.*

Qu'il a de complaisance!

S C E N E V I I.

N É R O N, *seul.*

O N me croit donc un cœur capable de trahir?
Cruelle incertitude! à qui dois-je obéir?
Je commande ce fort & rien ne m'en empêche...
Cependant, si l'on tente de monter à la brêche:
Mais enfin, qu'ai-je à craindre en faisant mon dévoir?
On ignore toujours ce qu'on voudroit savoir.
Je suis depuis vingt ans au service de France,
Et la mort aujourd'hui seroit ma récompense!
Dans ce moment fatal je sens que mon courroux

Va sur tous ces brigands porter les premiers coups.
On ne peut éviter un malheur qu'on ignore.

SCENE VIII.

NÉRON, LARAMÉE, MARTIR.

LARAMÉE.
De grâce rendons-nous!

NÉRON.

Il n'est pas tems encore.

MARTIR.

Daignez nous écouter.

LARAMÉE, *à part.*

Qu'allons-nous devenir?

NÉRON.

Si vous parlez encor je vous ferai punir.

MARTIR.

Vous nous connoissez tous : pour une fausse lettre

Est-ce à votre âge enfin qu'on doit se compromettre ?

Pensez à vos enfans.

NÉRON.

Ils me saignent le cœur.

MARTIR.

Reprenez devant nous votre riante humeur :

Daignez donc, en ces lieux, un moment nous entendre.

NÉRON.

Ne connoissez-vous plus l'art de vous bien défendre ?

Sachez que nous aurons pour ce soir du renfort ;

Ne vous occuez plus qu'à défendre ce fort.

Si quelqu'un d'entre vous me paroît infidele,

Je lui ferai subir la mort la plus cruelle.

Après avoir été l'élite de valeur,

Avez-vous oublié le chemin de l'honneur ?
 Martir, écoute-moi, dis à tes camarades
 De tirer promptement deux ou trois cannonades.

M A R T I R.

De grace évitez-moi cette commission.

N É R O N.

Ne me réplique pas, c'est mon intention ;
 Marchez, obéissez, mon ame est irritée ;
 Voyons du haut des tours Paris ensanglanté.

L A R A M É E.

S'il vous restoit encore un moment de bonté.

N É R O N.

Volez à votre poste, (*Laramée & Martir rentrent.*)

M A R T I R.

Ah ! quel homme entêté.

N É R O N, rentrant,

Que n'ai-je en mon pouvoir Jupiter & sa foudre !

S C E N E I X.

L A R A M É E.

(*Ici Laramée & Martir traversent la cour.*)

I L est tems, gardons bien le magasin à poudre.

(*Ici on assiège le fort à coups de canons.*)

S C E N E X.

A J A X, COURAGEUX, VAILLANT & le Peuple
 armé de piques & de bâtons.

(*Une brèche se fait au fort.*)

A J A X, entrant dans le fort.

C I T O Y E N S, avarçons, de l'intrépidité,
 La victoire est à nous; vive LA LIBERTÉ!
 Mes amis, la bonne heure est enfin arrivée,

La ville est plus tranquille & la France est sauvée ;
Que tous les malheureux qui sont dans ces cachots
Jouissent avec nous du fruit de nos travaux.

(*On va chercher Loublié.*)

Soldats & citoyens , votre valeur fidèle
Assure à la patrie une loi moins cruelle ;
En y joignant le prix de votre fermeté ,
Vous serez le soutien de sa félicité.

C O U R A G E U X .

O respectable Ajax , puisqu'il te le faut dire ,
Nous te suivrons par-tout pour détruire l'empire.

A J A X .

Je ne m'étonne pas d'un si noble entretien ,
Je reconnois en vous un peuple souverain .
Français , approchez-vous ; quel moment d'allégresse !
Je ne sais à quel point vous prouver ma tendresse .
Rapprochons-nous encor & par cette union
Jurons d'être fidèles à notre nation :
A la Hollande enfin nous déclarons la guerre ;
Un bras va lui répondre , & l'autre à l'Angleterre .
La tête fine , soldats , à droite , alignement :
Ce que je vais vous dire est très-intéressant .
Si jadis nos guerriers vivoient sans récompense ,
Désormais la valeur ira sur la balance :
Que chaque citoyen annonce à l'univers
Que la France aujourd'hui vient de briser ses fers :
Les armes à la main , Français , l'obéissance ;
Aimons la liberté mais sur-tout sans licence .

(*Ici on amene Loublié.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LOUBLIÉ.

V A I L L A N T.

V O Y E Z une victime ici depuis trente ans.

L O U B L I É.

Je suis donc à la fin de mes cruels tourmens !

Permettez. (*Ici Loublié veut se mettre à genoux.*)

A J A X.

Levez-vous, ce seroit à votre âge

Nous ôter tout le prix d'un si bel avantage ;

L O U B L I É.

O peuple belliqueux que ne vous dois-je pas !

Souffrez que de mes pleurs j'arrose ici vos pas.

C O U R A G E U X, *le releve.*

Souffrez à notre tour de vous secher les larmes.

L O U B L I É.

Permettez qu'avec vous je porte les armes.

A J A X.

Pour bien rétablir l'ordre & la tranquilité

Voici, pour notre bien, ce que j'ai projetté.

J'espere à l'avenir que ce fort trop nuisible

Rendra par ses débris le peuple plus sensible.

Après avoir parlé d'un peuple courageux,

Songeons à soulager les pauvres malheureux ;

Etablissons d'abord une bourse commune

Et ne nous laissons pas tenter par la fortune.

Completons notre armée, instruisons nos soldats,

Marchons d'un pas égal sans craindre le trépas.

De l'immobilité, si vous voulez me croire,

Voilà le vrai moyen pour gagner la victoire ;

Que le plus fort lien de la fraternité

Nous unissons en ce lieu pour une éternité.
 Il nous faut de nouveau, pour la chose publique,
 Célébrer la valeur de notre République.
 Pour la tranquillité de nos Législateurs,
 Il faut guillotiner tous les conspirateurs.
 Et si ce scélérat nous cause tant de peines,
 Il nous reste des bras & du sang dans les veines.
 Après avoir connu sa noire trahison,
 On a vu le départ de chaque bataillon.
 Fuyons, fuyons, amis, ce traître qu'on abhorre,
 Ne perdons point d'un pas ce drapeau tricolore.
 A notre exemple enfin nos dragons & hussards
 Vont nous suivre bientôt avec leurs étendards.
 Douay, qui nous attend, cette commune forte,
 Ira nous reconnoître avant d'ouvrir sa porte,
 Et là nous reprendrons nos belliqueux travaux,
 Trop long-tems négligé de certains généraux.
 Chaque soldat voloit pour venger sa patrie :
 Chacun plaignoit le sort d'une mère chérie ;
 Connoissant qu'un tel chef, par son ambition,
 Avoit, comme un tyran, trahi sa nation.
 L'ennemi, pour son bien, & à qui rien n'échappe,
 S'est empare d'abord des rives de la Scarpe ;
 Mais bientôt on verra les vrais républicains
 Poursuivre l'ennemi la baïonnette aux reins.
 Ce beau drapeau volant, adopté pour la vie,
 Tout soldat le quittant n'aime pas sa patrie.
 Sachez que les Liégeois, connus de l'univers,
 Vont combattre avec nous les auteurs de leurs fers.
 Frères, embrassons-nous, qu'une douce harmonie
 Grave dans tous les cœurs le beau jour qui nous lie.
 Si nous voulons un jour achever nos travaux,

N'abandonnons jamais nos rangs ni nos drapeaux.
 En suivant le sentier que nous trace Bellone,
 Nous soutiendrons nos droits sans sceptre ni couronne.
 Le pas de charge est bon, le pas triplé vaut mieux,
 Pour écraser plutôt ces soldats odieux,
 On traverse un ravin, ensuite la campagne,
 On gagne la hauteur, & vive la montagne!

F I N.



A PARIS. De l'Imprimerie de MILLET, Rue de la
 Tixeranderie, n°. 17, près la Place Baudoyer.

